

---

## Introduction

---

En 2009, le *New York Times* hisse Beyrouth au premier rang des villes à visiter en raison de ses performances dans les domaines du luxe, de la gastronomie et de la vie nocturne. Le label de «nouvelle capitale de la fête» ainsi décerné résonne comme l'indication d'une reconstruction réussie après quinze années d'une guerre civile destructrice (1975-1990). Cette déclaration permet aussi à la ville de rebâtir son image : d'un champ de bataille, elle devient «terrain de jeux», pour reprendre la formule de Samir Khalaf (2012). Dix ans plus tard, en septembre 2019, Beyrouth figure encore parmi les «meilleures villes festives» sélectionnées par CNN. Ce second classement fut à la fois plus confidentiel et bien moins visionnaire ; car le mois suivant démarre au Liban un mouvement de protestation inédit dans son ampleur, sa composition et sa distribution spatiale<sup>1</sup>.

Dans tout le pays, les rassemblements massifs expriment le mécontentement des habitants envers la corruption des élites, la hausse du coût de la vie et le dysfonctionnement des services publics. Les participants à la *Thawra* (révolution) affichent également leur volonté de s'affranchir des logiques communautaires et partisans. À Beyrouth, la contestation a entraîné le blocage récurrent des principaux axes de circulation, et un investissement quotidien des rues et des places où débats, cours ouverts, séances de sport et sessions de nettoyage se sont succédé. La revendication de changements politiques profonds s'est ainsi incarnée dans la

---

1. Le 17 octobre 2019, le gouvernement libanais décide de taxer les appels vocaux par internet. Dans un pays largement sous-doté en infrastructures de télécommunication, cette mesure a été l'élément déclencheur d'un important mouvement de contestation populaire, dans un contexte de dégradation de la situation économique et sociale depuis 2011.

matérialité de la ville. Mais avant d'avoir pu venir à bout des divisions politiques et du puissant verrouillage des institutions, la *Thawra* s'est heurtée à la crise économique, en gestation depuis plusieurs années dans un pays structurellement endetté, où la corruption endémique s'est conjuguée à une baisse continue de rentrée des capitaux. La dévaluation vertigineuse de la livre libanaise et l'assèchement des réserves en dollars entraînent des pénuries alimentaires, de médicaments et d'énergie. À l'appauvrissement massif de la population s'ajoute une désorganisation profonde de la vie quotidienne en raison des coupures d'électricité, d'internet, ou de la réduction des mobilités. C'est dans ce contexte, et sur fond de pandémie, que survient la double explosion du 4 août 2020. À l'origine de la déflagration, un stock de plusieurs milliers de tonnes de nitrate d'ammonium, et la négligence des autorités libanaises. Les dégâts humains, matériels et économiques sont considérables et concernent, entre autres, une partie des établissements nocturnes de la ville implantés autour du port, sur les remblais du centre-ville, ou nichés entre le littoral et le pied de la colline d'Achrafieh.

Le bruit et la lumière n'ont pourtant pas totalement disparu des nuits de Beyrouth. Les établissements reconstruits ou même nouvellement ouverts sont souvent remplis en fin de semaine. En pleine crise, la propension des bénéficiaires de *fresh money* à flamber crée une étonnante distorsion de la réalité. Lors d'un séjour en octobre 2021, alors que le taux de pauvreté dépasse les 80 % de la population, les rues embouteillées de Gemmayzé et de Mar Mikhaïl m'ont étrangement rappelé la décennie précédente, celle durant laquelle j'ai effectué mes enquêtes<sup>2</sup>, celle qui a vu se multiplier les bars, les clubs et les collectifs organisant des soirées regroupant des centaines de jeunes Libanais. Ces effervescences nocturnes avaient régulièrement attisé la curiosité des médias occidentaux, qui, à l'instar du *New York Times* en 2009 ou de CNN en 2019, ont affiché Beyrouth comme le lieu de la fête au Proche-Orient, statut moins acquis que retrouvé après la guerre.

Le présent ouvrage consacré aux nuits de Beyrouth se focalise sur la décennie qui s'est écoulée entre les deux classements évoqués, durant laquelle le secteur émergeant à la fin des années 1990 s'est institutionnalisé et a élargi son assise sociale et territoriale. Tentant d'ignorer la dégradation économique et les violences politiques, la géographie changeante de la vie nocturne a modifié la physionomie des quartiers à la mode, et transformé l'usage de certains espaces : bâtiments industriels, gares

---

2. Enquêtes réalisées dans le cadre d'une thèse de doctorat en géographie, soutenue en décembre 2017 à l'université Grenoble Alpes.

désaffectées, remblais encore vides. De nouvelles formes d'appartenances collectives s'y sont élaborées, dans la fumée et les vapeurs d'alcool, soulevant de nombreuses questions sur les acteurs, les lieux, les pratiques et les perceptions. Qui sont les jeunes noctambules qui se retrouvent de manière hebdomadaire ou quotidienne dans les soirées de la capitale? Où sont les espaces de la fête, comment sont-ils produits, régulés et pratiqués? Quelles sont les nuits auxquelles les citoyens s'identifient, et quelles formes de subversions morales ou de revendications politiques s'y expriment?

•

### **La nuit dans la ville post-conflit : une géographie du changement**

Le point de départ de la recherche consiste à faire de la nuit une porte d'entrée pertinente pour analyser les espaces urbains et révéler des aspects de la citoyenneté, ici beyrouthine, que la vie diurne ne peut complètement éclairer. Cette démarche géographique postule que la temporalité nocturne donne à voir des spatialités, des interactions et des comportements différenciés, mais aussi des rapports de domination qui se renforcent ou au contraire s'altèrent. Dans cette perspective, je privilégie l'étude des usages ludiques et festifs de la nuit au quotidien. L'expression «vie nocturne» renvoie ainsi à l'espace physique des bars et des clubs ainsi qu'à leur environnement direct, aux acteurs qui travaillent à produire et à réguler ces espaces (par l'entretien, le service, la surveillance), à leur clientèle noctambule et leurs pratiques liées à l'alcool, la drague, la danse. Regroupant quelque 215 établissements au moment de l'enquête<sup>3</sup>, la vie nocturne à Beyrouth est un secteur économique rentable, qu'il s'agisse d'accumuler du capital financier ou d'alimenter un marketing urbain qui, en retour, influence les discours et les représentations des noctambules.

Étrangement absente des productions académiques sur Beyrouth, l'analyse qui déplace la focale sur les espaces de la nuit, et sur ce que la nuit fait à la ville, permet de relire et de relier autrement les fragments de la capitale du Liban, à laquelle le pays est souvent réduit. Cette tendance s'explique en partie par la macrocéphalie beyrouthine, l'agglomération regroupant plus de la moitié de la population, et par son étalement urbain, résultant des vagues migratoires successives depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle et des déplacements imposés par la guerre civile. Cet étalement se poursuit aujourd'hui au travers de nombreuses opérations de

---

3. Recensement effectué au printemps 2015.

spéculations foncières qui témoignent d'une multiplication des acteurs urbains et contribuent à faire de Beyrouth un assemblage composite où se conjuguent héritages, changements et instabilités.

Parler d'héritages, c'est considérer que certains motifs du passé continuent d'être visibles et opérants. Il s'agit de destructions, de divisions : pendant la guerre civile, la ligne de démarcation a séparé la ville en deux entités, sur la base de facteurs essentiellement confessionnels. La réapparition plus ou moins aléatoire de cette coupure dans les pratiques et dans les représentations se mêle à une territorialisation plus fine des appartenances où les critères religieux composent avec les problématiques politiques et socio-économiques. Ces héritages entretiennent les antagonismes, ravivés de manière chronique par les multiples tensions nationales et régionales. Mais à rebours d'une lecture univoque, c'est aussi le poids de ce passé qui permet de « ne rien considérer comme donné mais tout comme à construire » (Houssay-Holzschuch 2010, p. 8). Derrière un paysage en chantier presque permanent se dessine une dynamique de métropolisation, qui entraîne dans son sillage une série d'autres changements : circulations croissantes (d'hommes, de biens, d'idées), progression d'une économie néo-libérale, gentrification des quartiers centraux et péri-centraux, polarisation socio-économique continue depuis près de trente ans. En creux de ces évolutions s'énoncent les aspirations d'une société civile dont les initiatives renouvelées et parfois réprimées défendent les espaces publics et le droit à la ville, prônent une société plus juste et un système politique plus transparent.

Au milieu des tensions entre les contraintes héritées et les changements multidimensionnels, Beyrouth est perçue au prisme de la contradiction et des crises à répétition : crises urbaines, crises politiques, crises économiques. C'est pour appréhender ces tensions, et les incertitudes qui en découlent, que l'analyse géographique des nuits beyrouthines est conjuguée à celle de la situation de post-conflit. L'usage du préfixe « post- » permet de caractériser une situation présente influencée par une ou différentes périodes précédentes, ici des périodes de conflit. Cela ne veut pas dire que les logiques héritées de la guerre, et notamment de la guerre civile, que sont par exemple la violence et la territorialisation des identités déterminent à elles seules la production et les sociabilités urbaines, mais qu'elles se mêlent à d'autres processus. Il s'agit donc de lire les différentes temporalités du changement (Gervais-Lambony 2003), sans assigner Beyrouth à l'unique catégorie temporelle de l'« après ». La mise en perspective de la situation post-conflit et de l'espace urbain nocturne permet de se demander comment la vie nocturne constitue à la fois une modalité de compréhension des fragilités d'une ville post-conflit et un terrain d'expérimentation d'autres modes de ville auxquels s'identifie

une partie de la jeunesse beyrouthine. En donnant à voir des espaces de pratiques partagées dans une capitale longtemps divisée, la vie nocturne permet d'établir des liens de proximité ou de hiérarchie et d'entrevoir un possible vivre-ensemble dont les modalités sont l'objet de bruyantes négociations. Ce «faire avec» invite à penser comment le post-conflit conditionne l'offre et les spatialités nocturnes, et comment, à l'inverse, la nuit constitue un espace d'inscription des héritages et des aspirations contradictoires d'une société.

De tels questionnements ne cherchent pas à faire des nuits beyrouthines un exutoire ou un syndrome des déchirures de la guerre, qu'il s'agisse de la guerre civile ou de la guerre de 2006. L'interrogation réside moins dans la conséquence ou la réaction que dans l'articulation entre un objet géographique – un type d'espace dédié aux loisirs – et un contexte ambivalent. Cette précision est nécessaire car, en parallèle de formes de défoulement bien réelles, la vie nocturne à Beyrouth a été un sujet d'opinion avant d'être un sujet de recherche, en grande partie parce que son accessibilité procure la légitimité empirique pour pouvoir s'exprimer. C'est à la fois l'intérêt du sujet – la nuit génère de nombreux discours rattachés à des territoires spécifiques – et son inconvénient : relèverait-il du cliché, ou pire encore, de l'évidence? Entreprendre une démarche géographique sur la vie nocturne de Beyrouth, c'est à première vue emprunter des chemins urbains extrêmement balisés, ne serait-ce que parce que les quartiers animés la nuit sont peu étendus spatialement et facilement repérables. C'est surtout, au fur et à mesure des terrains d'enquête, tenter d'identifier ce qui relève de sociabilités ordinaires, de stratégies de distinction, de performances scéniques où la présentation de soi et l'arrangement des corps sont cruciaux, et de transgressions par rapport à un entourage familial ou confessionnel jugé trop contraignant. Cela revient à ne pas perdre de vue la diversité de l'offre, de la fréquentation et des pratiques qui témoigne de l'épaisseur sociologique des nuits de Beyrouth.

•

### **Croiser les fils : lectures de l'espace nocturne**

L'étude des spatialités, des pratiques et des discours nocturnes à Beyrouth, au regard du passé conflictuel et du futur incertain de la ville, repose sur le dialogue constant entre trois lectures de l'espace. La première est celle de l'espace physique délimité par les bars et les boîtes de nuit au sein de la capitale libanaise. Elle s'inscrit dans une géographie qui appréhende le monde au prisme des territoires produits et structurés par des activités dominantes, lesquelles exploitent en retour les ressources d'un

espace, ici urbain : locaux disponibles, différentiel de loyers par exemple. Le regard porte essentiellement sur ce qui est éclairé dans la ville la nuit, les centralités et les quartiers festifs. Il cherche à comprendre ce qui unit et ce qui distingue des noms et des réalités spatiales comme Hamra, Mar Mikhaïl ou Badaro. Loin d'être statique, la lecture articule diverses échelles d'observation : l'agglomération, la rue, l'établissement, le corps. L'enjeu est d'identifier les formes générales, l'organisation interne, les pratiques assignées ou autorisées à un type d'espace. Enfin, elle met en tension diverses temporalités : l'alternance du jour et de la nuit, les variations saisonnières, les mutations des centralités festives sur quelques années, et les temporalités plus longues s'intéressant à la manière dont les espaces festifs se surimposent ou interagissent avec un espace urbain changeant et héritier d'anciennes divisions.

La deuxième lecture de l'espace est à la fois sociologique et métaphorique, car il s'agit d'analyser l'univers noctambule comme l'espace du lien social et des relations entre les acteurs qui produisent, régulent ou consomment la nuit. Ce niveau d'analyse explicite les formes de proximité, de hiérarchie et de prestige qui s'établissent entre les individus et les groupes. Les correspondances géographiques sont nombreuses et doivent être pensées dans une relation de co-construction entre les acteurs et les espaces. Les espaces nocturnes offrent en effet des lieux auxquels s'identifier, ou à travers lesquels se distinguer. Ils représentent pour les jeunes noctambules un mode de sociabilité hebdomadaire voire quotidien où les lignes de partage confessionnelles, socio-économiques et politiques se redessinent en permanence. Ils renvoient aussi à un secteur économique qui génère des profits, emploie des personnes, et fonctionne selon des arrangements et des négociations dont les modalités varient en fonction des quartiers et du capital social des acteurs.

La troisième lecture de l'espace est politique ; elle considère d'abord l'espace nocturne comme l'enjeu de rivalités partisans, qui peuvent se traduire par des stratégies d'affichage ou des formes de clientélisme. La lecture admet cependant une acception plus large et englobante, considérant comme politique tout ce qui concourt à produire une critique, plus ou moins explicite, envers différentes formes de pouvoir qui ne sont pas nécessairement exclusives. Il s'agit là de penser le politique et les formes de mobilisation en dehors des cadres institutionnels, pour observer les formes de transgressions des hégémonies quotidiennes (Lelandais et Florin 2016), qu'il s'agisse de domination économique, de subversion des autorités (religieuses, patriarcales), ou de contournement des systèmes normatifs. Partant de là, l'ouvrage explore aussi comment les espaces de la vie nocturne et les pratiques récréatives se dotent d'une dimension idéale et peuvent devenir un terrain d'exercice de « l'ordinaire du politique »

(Buton *et al.* 2016) qui se décline en un ensemble d'usages militants, de formes de contestations et de revendications. Espace d'expression, l'univers noctambule se pense ainsi en contrepoint d'un ensemble de frustrations ou d'insatisfactions.

•

### **Enquêter la nuit**

En rendant compte de ses enquêtes sur les musiciens de jazz et les fumeurs de haschisch, Howard Becker revient sur les exigences du terrain :

le chercheur doit adopter pendant un temps un horaire pour lui inhabituel, et pénétrer des zones inconnues et éventuellement dangereuses de la société. Il peut se trouver contraint de veiller la nuit et de dormir le jour, parce que c'est ce que font les gens qu'il étudie. (Becker 1998, p. 194)

Si l'on peut regretter qu'il n'ait été plus expansif sur les implications de l'observation participante, notamment en termes de consommation, ce témoignage permet d'introduire un retour sur la méthodologie de la recherche avec l'idée que faire du terrain la nuit implique une inversion des rythmes biologiques, une modification des perceptions, et une accentuation du risque (réel, perçu ou construit). L'ensemble de ces éléments écarte le soupçon du « terrain plaisir » qui a parfois plané parmi certains collègues. L'analyse géographique des nuits beyrouthines repose sur un corpus de données constitué au fil de séjours de terrain effectués entre 2013 et 2017 pendant lesquels, tentant de me faire une place, j'ai déployé un ensemble de pratiques d'enquête par ailleurs bien balisées et éprouvées (Morange et Schmoll 2016). Pour connaître le monde de la nuit, il a fallu y être – l'observer – et en être – le pratiquer. Face à la nécessité d'être au cœur des interactions nocturnes, l'observation, menée à différents degrés, a été centrale. En premier lieu, l'observation directe correspond aux moments où je me suis rendue dans les établissements pour regarder diverses scènes nocturnes, observer les ambiances, l'agencement des lieux, les pratiques et les acteurs. Ensuite, la pratique de l'observation participante, entendue comme une « insertion prolongée de l'enquêteur dans le milieu de vie des enquêtés » (Olivier de Sardan 1995) m'a permis de faire partie de groupes de sociabilités nocturnes, dans une situation de partage d'expériences et d'interactions. Pour ce faire, il m'a fallu adopter un ensemble de pratiques consistant à « jouer le jeu » : adapter ma tenue, mon maquillage, entrer dans une logique de mise en scène, céder aux incitations à la consommation excessive d'alcool. Enfin, en me faisant employer comme serveuse dans un bar de Beyrouth, ce que je pensais être une opportunité d'immersion plus grande a été l'occasion d'éprouver

la difficulté que représente cette fonction, en me focalisant sur les rapports hiérarchiques parmi lesquels les rapports de genre, mais aussi les conditions matérielles et physiques dans lesquelles opèrent les différents acteurs du monde de la nuit.

Pour comprendre les structures et le substrat idéal de l'univers noctambule, il a fallu écouter ses acteurs, solliciter leurs expériences et leurs souvenirs. Les entretiens ont ainsi été des moments d'échange privilégiés avec différentes catégories d'acteurs : ceux qui travaillent dans un établissement nocturne (patrons, serveurs, barmen), ceux qui les fréquentent de manière assidue ou occasionnelle et qui m'ont partagé leurs pratiques et points de vue, et, enfin, ceux qui les ont fréquentés. Cette dernière catégorie concerne les Libanais âgés de plus de 50 ans au moment de l'enquête, et qui m'ont raconté leurs expériences nocturnes passées : celles d'un Beyrouth pendant la guerre civile, ou celles datant d'avant 1975. Ces entretiens, dont la composante biographique a été plus importante, ont visé à élaborer une histoire de la vie nocturne à Beyrouth, des années 1940 aux années 1990. Pour documenter cet aspect de la recherche, la lecture d'archives de quotidiens et hebdomadaires libanais a été fondamentale : les reportages, billets d'humeur et photographies permettent d'avoir un bon aperçu de l'évolution de cet univers.

- 

### **Effets d'assignation**

Toute ressemblance entre ce protocole bien huilé qui énumère les techniques mises en œuvre *in situ*, et d'autres restitutions truffées de non-dits, n'est évidemment pas fortuite. En l'espèce, les lignes précédentes ne disent pas grand-chose de l'enquête, qui implique de se mettre en correspondance avec d'autres, celles et ceux qui habitent sur ce que nous appelons le terrain. Elles pourraient même donner l'illusion d'une maîtrise des distances, du temps et des relations. Au cours d'un séminaire donné en mars 2022 dans l'université où j'enseigne, l'anthropologue Cédric Parizot expliquait ainsi que «la rencontre avec le terrain ne saurait être uniquement une rencontre de positionnements intellectuels». Les dimensions matérielles, émotionnelles, les rapports de pouvoir et les effets d'assignation doivent être explicités, si l'on veut vraiment rendre compte des conditions de production du savoir. Dès lors, il est évident que mon terrain aurait été différent si j'avais été un homme, si j'avais été libanaise ou si j'avais représenté d'autres institutions que l'Université française.

Ce genre d'évidence ayant longtemps été ignorée par la géographie<sup>4</sup>, en particulier francophone (Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch 2013), je reviens ici sur les biais de genre, de classe, puis de race et de nationalité qui ont guidé la place qui m'a été attribuée dans le monde de la nuit.

Lors de mes séjours de terrain, la sexualisation de la relation d'enquête (Rolle 2017) s'est exprimée à différents moments : au cours d'entretiens, pendant mes *shifts* au bar, lieu idéal de la performance et même de la fabrique des genres où prodiguer de bons services revient à prolonger les stéréotypes féminins associés à la disponibilité, la déférence ou la gentillesse (Hall 1993), ou encore pendant mes observations solitaires. Ma présence immobile, en décalage avec l'effervescence des sociabilités de bars et de clubs, était assez insolite. Les sollicitations ont donc été nombreuses et venaient surtout des hommes, qui m'interrogeaient sur les raisons de ma présence. En réponse, l'explicitation de mon sujet de recherche suscitait des réactions diverses : discours convenus sur Beyrouth comme haut lieu de la nuit, conseils et recommandations sur la manière dont je devais conduire mes recherches, mise en avant de soi comme noctambule expérimenté et omniscient. Certains questionnements (sur ma situation personnelle) ou commentaires (sur mon physique) relevaient davantage de la tentative de drague, même s'il demeurait facile de s'accommoder de ces rapprochements éphémères : ils ont fourni un matériau riche pour qui s'intéresse aussi aux discours et représentations liés à la vie nocturne de Beyrouth et aux rapports de genre qui sous-tendent les interactions qui s'y déroulent. Par exemple, j'ai pu être au cours de la même soirée une personne à séduire (à qui on offre des boissons, qu'on invite à danser), une proie (que l'on touche sans lui demander son avis), et une personne à protéger (à qui on fait état de ses « relations »). Les rapports de genre travaillent donc la production des données (Cicchelli-Pugeault et Monjaret 2014) mais pas uniquement sur le mode de la contrainte. La compréhension des rapports sociaux de sexe, mais aussi de la place du désir et de la sexualité sur le terrain ont parfois été une ressource. Accepter un verre de la part d'un barman me donnait l'occasion d'engager la conversation et d'en savoir plus sur son métier et l'organisation de son établissement. Accompagner un noctambule dans ses sorties, c'était espérer entrer dans un club huppé et difficilement accessible autrement. Discuter en soirée permettait de lever une forme d'autocensure présente dans beaucoup d'entretiens formels.

---

4. Elle a été introduite par les géographes féministes qui, dès les années 1970, ont pensé l'espace à contre-courant d'une géographie classique qui, sous couvert d'objectivité, était truffée de « ruses » (Rose 1997) : masculine, blanche, hétérosexuelle notamment.

Faire du terrain à Beyrouth comme jeune Française, blanche, qui prépare une thèse de doctorat, a eu des implications variables, générant tantôt des effets de proximité, tantôt des rappels de mon extériorité. Cette variabilité tient à la diversité des personnes rencontrées et des univers socio-économiques auxquels elles appartiennent. En effet, l'amplitude est grande entre, d'une part, un Libanais noctambule parfaitement francophone ou anglophone ayant résidé dans un pays occidental, et un travailleur migrant qui effectue dans les bars et les clubs les tâches les moins valorisées (vaisselle, livraison, propreté des toilettes). J'étais bien plus proche des premiers : ayant grandi dans le confort matériel des classes moyennes supérieures, qui permet entre autres de voyager et de fréquenter pubs et boîtes de nuit, il m'a été plus facile de saisir les codes des milieux nocturnes libanais, largement perméables aux circulations globalisées des modèles festifs. Ce constat montre que le statut d'étranger au Liban n'est pas homogène : valorisé la plupart du temps si l'on est occidental et blanc, mais dénigré si l'on fait partie des centaines de milliers de travailleurs originaires d'Afrique subsaharienne, du sous-continent indien ou des Philippines. En parallèle d'une proximité de classe, d'âge et de référents culturels, le fait d'être non libanaise (et dans la «bonne catégorie» d'étrangers) m'a souvent procuré une extériorité confortable. Puisque j'étais moins soumise à l'interconnaissance réelle ou potentielle<sup>5</sup> des milieux nocturnes, les personnes enquêtées partageaient plus facilement leurs expériences. Je pouvais aussi enfreindre les règles de temps en temps : sortir «mal habillée», rentrer tôt, m'extraire du groupe pour aller engager la conversation ailleurs, etc. Cette situation n'était pas toujours mobilisable à mon avantage, car ma nationalité l'emportait parfois sur mon statut de noctambule étrangère vivant à Beyrouth. Au sein des milieux nocturnes alternatifs qui se situent à gauche de l'échiquier politique libanais, être Française a signifié aussi être ambassadrice de l'ancienne puissance mandataire et colonisatrice. Il fallait alors composer avec un ensemble d'idées et de représentations que l'on véhicule malgré soi (l'impérialisme et l'ingérence, notamment) et qui pouvaient être appelées sur le mode du reproche.

---

5. Pour désigner cette interconnaissance, les noctambules ont souvent employé l'expression «tout le monde connaît tout le monde», voulant dire qu'il était fréquent d'arriver dans un établissement et d'y croiser des visages familiers, ou de faire de nouvelles rencontres en s'apercevant qu'on a déjà des connaissances en commun.

## • **Obsolescence programmée ?**

L'un des grands défis méthodologiques de ce travail fut d'étudier un objet géographique peu stable dans l'espace et dans le temps. En effet, toute récolte de données sur la vie nocturne de Beyrouth s'effectue au risque de l'obsolescence, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de répertorier les bars et les boîtes de nuit, qui connaissent un rythme d'ouverture et de fermeture assez soutenu. Chaque retour sur le terrain, après une absence de plus de six mois, donne l'impression première que tout a changé : les bars les plus en vue sont passés de mode, certains clubs huppés ont fermé, des dizaines de nouveaux lieux ont éclos. Les barmen que l'on fréquentait presque tous les jours travaillent ailleurs, nous ont parfois oubliée. Ce constat, déroulant les premiers jours, n'implique pourtant pas de tout réapprendre car en définitive, les modèles économiques, la scénographie (décors, menus, gestuelle des barmen), les pratiques et les formes d'interaction affichent une étonnante constance. Les reconnaître permet donc de réactiver ou d'établir des liens sociaux tout aussi intenses qu'éphémères.

Si le temps qui sépare deux séjours de terrain se compte en mois, le temps qui sépare la restitution académique de recherches doctorales et leur publication se compte, lui, en années. La question de la pérennité des données se pose avec d'autant plus d'acuité que depuis 2019, les changements ne s'opèrent plus uniquement sur le nom des enseignes et le nombre de pubs dans une rue branchée. Les conséquences de la crise économique, à laquelle s'ajoute la crise sanitaire, sur le pouvoir d'achat, l'approvisionnement (en produits, en électricité par exemple), ont fragilisé ce secteur et multiplié les fermetures. Les sorties nocturnes sont devenues, pour la majorité des habitants, un luxe, et peinent à rester une ressource (en termes d'emploi, de revenu) pour ceux qui travaillent dans les établissements. Ainsi, mobiliser un corpus constitué avant la crise implique d'assumer que les lieux étudiés et cartographiés, pour la plupart, n'existent plus. Dans les 215 lieux de sortie répertoriés au printemps 2015<sup>6</sup>, c'est la recomposition des centralités, des sociabilités et des pratiques

---

6. Le recensement exclut les restaurants, les cafés ne servant pas d'alcool, les lieux implicitement destinés au commerce du sexe et les théâtres et cinémas. Rapporté à la population de l'agglomération de Beyrouth, dont les estimations vont jusqu'à deux millions d'habitants (Verdeil, Faour et Hamzé 2016), ce nombre ne représente pas grand-chose. Il doit être rapporté à la population libanaise qui figure dans les tranches d'âges visées par l'offre nocturne. D'après le rapport de l'Administration centrale de la statistique libanaise publié en 2019, le gouvernorat de Beyrouth abriterait environ 85 000 habitants âgés de 20 à 34 ans. Ce chiffre doit aussi tenir compte de la mobilité des noctambules (qui ne sont pas tous des résidents du gouvernorat), et de la part réduite de la population susceptible de fréquenter les bars et les clubs, qu'il s'agisse d'accessibilité économique ou d'attachements à divers systèmes normatifs.

urbaines qui est observée. L'expression des frustrations et des aspirations, et la multiplication des usages militants que donnent à voir les espaces nocturnes font peut-être partie, *a posteriori*, des signes annonciateurs des ruptures survenues ensuite. Sans basculer dans une relecture surdéterminée par l'après, ce présent livre est celui d'une géographie du quotidien, à la fois ordinaire et festif, et porte sur une décennie d'arrangements dans une ville incertaine, avant qu'elle ne devienne une ville inquiète.

•

### **Restitution des entretiens**

Le corpus exploité regroupe des échanges avec 80 interlocuteurs<sup>7</sup> au cours de 74 entretiens qui ont été retranscrits. À ce corpus principal, il faut ajouter les 22 entretiens menés au printemps 2011 avec des acteurs du quartier de Gemmayzé<sup>8</sup>, qui viennent appuyer la réflexion sur le milieu des entrepreneurs de la nuit et son évolution. Les extraits cités dans cet ouvrage, traduits par mes soins lorsque l'entretien n'a pas été mené en français, répondent à la double exigence de l'anonymisation et de la contextualisation. J'ai fait le choix de modifier le prénom de mes interlocuteurs, à quelques exceptions près et avec l'accord explicite des personnes. Dans la mesure du possible, j'ai préservé la consonance (confession, nationalité par exemple) des prénoms. Sont également renseignés l'âge des personnes au moment de l'entretien, le rôle ou la fonction (noctambule, ancien noctambule, résidant, serveur, barman, entrepreneur de la nuit). Dans les cas des personnes travaillant dans un établissement, le nom de ce dernier n'est pas systématiquement communiqué car au vu de la forte interconnaissance du milieu socioprofessionnel, indiquer que telle personne «a ouvert tel bar» revient à lever l'anonymat; là encore, cela dépend du degré de confidentialité exigé de mes interlocuteurs. Pour les besoins de l'analyse, les extraits d'entretiens sont doublés d'encadrés, présentant le parcours de certains acteurs ou des extraits de carnets de terrain, dans lesquels sont restituées des conversations informelles qui, n'ayant pas fait l'objet d'un rendez-vous préalable, se sont improvisées au cours de mes séances d'observations.

Au sein du corpus, j'isole quatre personnes ressources qui ont joué un rôle déterminant sur le terrain. Je fréquentais régulièrement ces personnes, qui sont devenues mes amis, qui ont manifesté un intérêt certain

---

7. Il est arrivé plusieurs fois que les personnes avec qui j'avais rendez-vous se présentent avec un ami ou collègue.

8. Ces entretiens avaient eu lieu dans le cadre de mes recherches de master.

pour ma recherche, et au contact desquelles ma connaissance de la société libanaise s'est affinée<sup>9</sup>. Ces interlocuteurs privilégiés sont désignés par leur prénom, également modifié. Il s'agit d'abord de Malek, un patron de bar à Hamra, âgé de 28 ans au moment de notre rencontre en 2015, et qui fut mon employeur lorsque j'ai été serveuse. Viennent ensuite Layla et Sélim, deux noctambules nés en 1988 et 1989, étudiant respectivement la pharmacie et le droit. Ces deux personnes partagent des cercles de sociabilités nocturnes différents, auxquels j'ai été intégrée. Enfin, Youssef, qui fut d'abord mon voisin de palier, est un auteur et éditeur né en 1977; si ses sorties nocturnes s'espacent au moment de mes enquêtes, ses témoignages sur la vie nocturne de la fin des années 1990 et du début des années 2000 ont été précieux. L'ensemble de ces personnes, en plus de me partager leurs expériences et leurs impressions, m'ont aussi présenté leurs amis, parents, collègues, favorisant un effet «boule de neige» tout en me faisant prendre conscience que plus on appelle de la part d'une personne proche ou connue, plus on a de chances d'être prise en considération.

•

### **Structure de l'ouvrage**

Cet ouvrage s'attache à montrer comment la dimension post-conflit des pratiques festives s'inscrit dans la réalité spatiale des lieux nocturnes, dans l'espace social des pratiques et des relations entre acteurs et individus et dans l'espace politique des revendications et des critiques de la société civile. Ces fils de lecture guident la progression, structurée en sept chapitres, dont le premier consiste en un cadrage contextuel et analytique de la recherche, adossée aux approches de la nuit en géographie urbaine et aux études sur Beyrouth, à travers une réflexion sur la notion de post-conflit. Le deuxième chapitre retrace l'évolution du paysage nocturne de Beyrouth depuis les années 1920 jusqu'à la fin des années 1990. Cette perspective historique permet d'appréhender l'émergence d'un secteur économique et d'un monde social, d'évaluer les conséquences de la guerre civile sur les spatialités et les pratiques, et enfin de rendre compte du processus de construction d'un discours libanais sur la vie nocturne. Le troisième chapitre éclaire la changeante géographie de la nuit beyrouthine dans la décennie 2010, en analysant la localisation des établissements festifs et leurs modalités d'émergence. Pour cela, deux niveaux scalaires sont privilégiés : celui du quartier, qui met en évidence

---

9. Certaines des conversations ont été écrites sur mes carnets de terrain, d'autres ont pu être enregistrées et retranscrites.

les caractéristiques communes et les logiques de différenciation d'une centralité nocturne à l'autre, et celui des bars et des clubs, qui permet d'appréhender la diversité de l'offre et le caractère composite des nuits de Beyrouth. Dans le chapitre quatre, il s'agit d'analyser le rôle des acteurs chargés de la production et de la régulation des espaces nocturnes. La question du travail la nuit y est centrale, de même que l'entremêlement des parcours professionnels et biographiques, exprimé à travers la notion de carrière. Les acteurs qui produisent ou régulent la nuit se côtoient, collaborent ou se font concurrence : les relations de hiérarchie et de pouvoir sont également au cœur du propos. Le cinquième chapitre porte sur les noctambules, c'est-à-dire les habitants qui fréquentent les établissements nocturnes et érigent la sortie en un marqueur social. Il s'agit d'esquisser les contours de ce groupe hétérogène et de l'appréhender comme un monde social dont les dimensions spatiales sont essentielles, et qui se définit par un ethos partagé, des pratiques, des postures et des performances communes. Dans le chapitre six, il s'agit de montrer que les pratiques associées à la vie nocturne ont une portée qui dépasse les registres de la consommation et du plaisir pour revêtir une dimension politique. Le propos est structuré autour de la notion d'empiètement, qui désigne la manière dont des pratiques ordinaires peuvent remettre en cause un ordre établi ou être porteuses de changements. À travers ce terme, le chapitre explore les possibilités de Beyrouth énoncées dans les espaces nocturnes : ce qui *pourrait être*, à travers les usages militants de la nuit, et ce qu'il est *possible* de faire, à travers les transgressions et la négociation de libertés individuelles. Enfin, le dernier chapitre analyse comment la fréquentation et les usages des espaces nocturnes constituent une manière d'habiter la ville post-conflit, à travers la gestion des héritages contradictoires du passé, la mise en scène d'une diversité tant réelle que projetée, et l'instauration de routines ou d'échappatoires.